DISCOURS

PRONONCÉ A L'OUVERTURE D'UN COURS DE MATIÈRE MÉDICALE,

Dans une des salles de la faculté de médecine de Toulouse, le 6 Mai 1806,

PAR M. TOURNON, D. M.

MM.

L'ÉTUDE la plus digne de fixer l'attention du législateur et du sage, est l'étude de l'homme. Chef-d'œuvre de la nature, doué d'une intelligence émanée de la divinité, fourni de deux mains, modèle de tous les instrumens, l'homme commande à la nature et paroît digne d'en être le roi. Seul parmi les animaux, sa station est verticale; la forme de sa figure lui permet d'élever facilement les yeux vers le ciel (1), comme réclamant la patrie dont il est originaire. « Vassal du ciel, roi de la terre, écrit » l'éloquent *Buffon*, l'homme l'ennoblit, la » peuple et l'enrichit : il établit entre les êtres vi- » vans l'ordre, la subordination et l'harmonie ; il » embellit la nature même, il la cultive, l'étend » et la polit, en élague le chardon et la ronce, » y multiplie le raisin et la rose. » C'est par son industrie que des terrains incultes produi-

(1) *Os homini sublime dedit, cœlumque tueri.* Ovid.



sent des moissons abondantes, que des lieux (1) qui donnoient la mort, présentent des habitations commodes, sous un climat qu'il a su rendre salubre. *Connois-toi toi même*, étoit l'inscription gravée sur la porte du fameux temple de *Delphes* : sentence profonde, qui a fourni tant de matériaux à la méditation et à la contemplation des sages. Quels phénomènes, en effet, ne présente point l'homme dans l'état de santé ou de maladie! c'est là le domaine de la médecine. Si le moraliste observe l'homme dans ses passions, dans l'exercice des vertus et dans ses rapports sociaux, la médecine le considère sous un aspect physique; elle suit avec attention sa naissance, son accroissement, sa propagation et sa dégénérescence. Considéré dans tous les états de la vie, l'homme offre au médecin un livre inépuisable. Quel jeu, quelle harmonie dans les organes intérieurs qui le composent! Quelle régularité, quelles proportions dans sa structure extérieure; quelle différence admirable et séduisante dans les formes des deux sexes! Qui expliquera la formation de sa pensée, sa mémoire, ses inventions et son génie? Quoi de plus admirable que la vision, l'organe du chant et de la parole, l'assimilation des substances nourricières, le méchanisme de la respiration, et ce calorique continuellement exhalé et repompé! Les diverses secrétions qui s'opèrent dans l'homme fixent l'attention du physiologiste; la bile, les sucs gastrique et pancréatique, la salive, le sperme, la dépluition continuelle qui a lieu dans toutes les cavités, sont

(1) Témoins l'Anglo-Amérique, une partie de la Guiane.

des sujets constans d'étude et d'admiration. Quelle simplicité dans la multiplication des êtres! Quel voile impénétrable couvre le phénomène de l'imprégnation et de la génération des animaux! Quelle sagesse dans ces deux facultés, qui nous paroissent être la base de l'animalité, je veux dire, la sensibilité et l'irritabilité! Sans elles point de sensation, point d'existence.

L'homme dans l'état de maladie offre encore au médecin un sujet plus étonnant et plus digne de son attention et de ses soins. Le dérangement dans les fonctions des organes, la perte de l'équilibre entre les fluides et les solides se manifestent-ils? dès-lors plus de rapport entre les substances digérées et la transpiration insensible: plus d'appétit, plus de sommeil, plus d'appétence pour les sensations, plus de saveur pour la vie. Une fièvre brûlante se déclare; alors s'établit un combat entre la nature et la cause de la maladie: la nature (*vis vitæ*) cherche par tous les moyens à se débarrasser de l'hétérogène qui l'opprime; bientôt s'établissent des évacuations critiques ou une métastase salutaire: la cause de la maladie disparoît, insensiblement les forces se réparent et le malade est rendu à la vie et au bonheur. L'homme a su tout perfectionner: c'est ce qui le distingue de l'animal, qui suit seulement un instinct borné aux opérations relatives à sa conservation et à la propagation de son espèce. L'homme au contraire a tout employé pour embellir sa demeure, pour se garantir des accidens de la vie, conserver son être et en rendre la durée aussi longue que possible. Mais de toutes les sciences que l'homme a inventé ou perfectionné, l'étude de

l'homme physique et moral nous paroît la plus intéressante, et celle d'où dérivent toutes ses autres connoissances. La médecine seule doit nous occuper en ce moment.

La médecine est une des sciences les plus utiles que les hommes puissent cultiver : elle date de la plus haute antiquité, et lorsque *Hippocrate* publioit ses observations, il y a plus de deux mille ans, les écoles de *Cos* et de *Gnide* jouissoient dans la Grèce d'une grande célébrité. *Hippocrate* lui-même étoit le dix-septième médecin de sa famille. On trouve parmi ses écrits un traité de l'*ancienne médecine*. Cette science intéresse d'une manière particulière le naturaliste, le physicien, le moraliste, le législateur. Sans la connoissance de la physiologie, c'est-à-dire des principes constituant le corps humain en santé, et celle de leurs effets physiques et moraux, ou de leurs altérations, il est presqu'impossible d'avoir en morale et en législation des résultats certains et fidèles.

« Ce bel art qui subsiste depuis longtemps, » dit *Hippocrate* (1), a découvert des prin- » cipes sûrs et une route constante par laquelle » on est parvenu depuis plusieurs siècles à une » infinité de choses, dont l'expérience a con- » firmé la vérité sans le secours des hypothèses. » Ce n'est pas qu'il ne manque beaucoup à la » médecine pour sa perfection; mais le moyen » de trouver ce qui lui manque, c'est que des » gens habiles en fassent la recherche, tâchant » d'arriver à ce qui est inconnu par ce qui est » connu, dont il faut nécessairement partir.

(1) Voyez traduction des œuvres médicales d'*Hippocrate*. Toulouse. 1801, tome II, page 198.

» Tout homme qui rejette les règles approuvées,
» et qui, prenant un chemin nouveau, se vante
» d'avoir découvert quelque chose dans l'art,
» se trompe lui-même et trompe les autres. »
Témoins de nos jours, *Mesmer* et sa ridicule thérapeutique. Des novateurs encore plus modernes veulent réduire les maladies à deux genres, et leur traitement à deux remèdes. Système rajeuni du *strictum* et *laxum* des anciens. . . . .

L'art de guérir, comme toutes les sciences, présente ses divers états d'accroissement. Il eût jadis, comme aujourd'hui, des prosélytes, des détracteurs et des profanes. *Hippocrate* a composé le traité de *l'art* où, par une logique vigoureuse et serrée, il défend la médecine des attaques de ses ennemis, et les force à la conviction. De nos jours le docteur *Cabanis* a publié un écrit sur *le degré de la certitude en médecine*. Il y examine avec soin toutes les objections qu'on peut faire contre cette science et il les réfute victorieusement : il a voulu par-là fortifier les étudians contre les plaisanteries et les sarcasmes de ces hommes légers et futiles, qui sacrifieroient tout au plaisir de dire un bon mot. La médecine, ai-je dit, a eu des profanes, c'est-à-dire, des hommes qui, sous des dehors trompeurs, osoient, sans connoissance et avec audace, exercer le plus difficile comme le plus important des arts. Le vieillard de *Cos*, que j'aurai encore occasion de citer, les a signalés dans son traité de *la règle pour connoître les vrais médecins*. « On voit aujourd'hui (1) dans
» la Grèce, pour le malheur de l'humanité,

---

(1) Ouvrage cité, tome II, p. 181.

» beaucoup de médecins d'apparence et de nom
» et peu qui le soient réellement. Il en est d'eux,
» comme des acteurs muets du théâtre : ils ont
» la figure, l'habit et le masque des véritables
» personnages, ils ne le sont pourtant point. »
Ainsi s'exprimoit cet homme extraordinaire dont les écrits ont traversé avec gloire des siècles entiers. Qui mieux que le père de la médecine pouvoit connoître les abus attachés à une profession qui facilite le charlatanisme et l'audace, et caractériser les vrais médecins. Aussi *Hippocrate* a-t-il prescrit les qualités que doit avoir, non-seulement le médecin, mais même celui qui se destine à le devenir. « Ce sont des talens naturels,
» une bonne éducation, de bonnes mœurs, de
» bonnes études faites dans la jeunesse, l'amour
» du travail et le temps. (1) » Combien il auroit exigé davantage dans ce moment, où les sciences naturelles ont fait tant de progrès, et où l'enseignement médical a été organisé sur de meilleures bases. La médecine exige toute espèce de connoissances. Il faut, en l'exerçant, savoir beaucoup et agir peu. Les praticiens les plus distingués de l'Europe ont constamment terminé leur carrière en réduisant leur pratique à la plus grande simplicité. *Wansvieten*, *Storck*, *Fizes*, *Sanchés* de Toulouse, *Bordeu*, *Bouvart*, *Stoll*, *Fouquet*, *Gardeil*, *Dastarat*, nous en offrent des exemples. Ils sont si frappans que l'élève ou l'étudiant, qui approche en tremblant le lit du malade, ne peut concevoir comment avec des remèdes simples, on peut guérir des maladies qui offroient des symptômes alarmans. Les ou-

(1) Ouvrage cité, page 18.

vrages d'*Hippocrate* présentent cette simplicité de pratique, véritable type du grand médecin et de l'observateur. Si le père de la médecine a indiqué, dans son *traité des maladies des femmes*, une quantité considérable de médicamens divers, aussi dans le *traité des maladies aiguës* et dans ses *épidémiques*, a-t-il prouvé combien peu de remèdes étoient nécessaires pour guérir des maladies, que la nature *aidée* juge ordinairement par des crises favorables. La simplicité dans les sciences exactes comme dans la méchanique, annonce leur rapprochement de la perfection. Mais qu'on n'imagine pas que le traitement des maladies, réduit à un formulaire simple, dispense d'acquérir toutes les connoissances qu'exige la médecine. *Hippocrate* s'en est expliqué d'une manière formelle dans son *traité des lieux dans l'homme*. (1) « Il est impossible, y est-il dit, d'apprendre la médecine » vîte, parce qu'il n'est pas possible d'en donner » des préceptes invariables ; par exemple, » celui qui, dans la peinture, apprend ce qu'on » enseigne, peut savoir dans un temps borné » tout ce que les autres y savent, parce que » l'on y pratique toujours les mêmes choses, » et le jour et le lendemain : cela ne varie ja- » mais, il n'y a pas à saisir d'occasion essen- » tielle qui ne revienne pas. Mais la méde- » cine doit dans un temps faire une chose, le » moment d'après faire le contraire. Elle a » souvent à concilier des choses opposées. Les » purgatifs ne sont pas toujours à propos ; » quelques fois ils remplissent deux objets, ils

---

(1) Ouvrage cité, tome I.er, page 273.

» ne sont pas toujours contraires aux remèdes
» qu'on donneroit pour une autre intention. »
Hippocrate étoit si persuadé de l'excellence des connoissances diverses et de leur utilité, que dans le même traité il nie que le hasard puisse, comme l'imagine le vulgaire, être la cause de la guérison des maladies. « Il me semble, dit-
» il, (1) qu'aujourd'hui la médecine a fait tous
» les progrès qu'on peut attendre : elle apprend
» à connoître la nature des maladies et à saisir
» le moment de l'occasion. Celui qui la possède
» à ce point n'attend rien du hasard. Que le
» hasard le favorise ou ne le favorise point,
» il fera le traitement convenable. La médecine
» est établie sur des bases solides qui sont en
» elle sans avoir besoin du hasard. *C'est la*
» *science qui fait le bonheur*. Si les remèdes ont
» de leur nature une faculté propre à guérir
» les maladies, comme cela me paroît certain,
» ils n'ont pas à attendre ce qu'on appelle *le*
» *bonheur* pour produire leurs effets. S'il y
» falloit le concours du hasard, ce qui n'est
» point remède de sa nature le seroit aussi bien
» que les vrais remèdes, en guérissant les ma-
» ladies avec l'aide du bonheur. Si l'on exclut
» le hasard de la médecine et de *par-tout*, on
» pense, à mon gré, très-juste. Disons que le
» bonheur est pour ceux qui se conduisent tou-
» jours bien. Il me semble qu'on réussit ou
» qu'on ne réussit pas, suivant qu'on procède
» comme il faut ou comme il ne faut pas. Bien
» faire, c'est réussir, c'est le partage des gens
» habiles ; mal faire, c'est échouer, tel est le

(1) Ouvrage cité, tome I.er, pag. 279.

» partage des ignorans. Comment pouvoir dire
» que l'ignorance réussit ? On ne pourroit faire
» aucun cas de ce genre de succès, il n'y en
» a pas de véritable pour celui qui ne se con-
» duit pas sûrement, ou qui se détermine à agir
» sans savoir si ce qu'il fait doit le conduire
» au but. » Tels étoient les sentimens et les expressions d'*Hippocrate* sur les avantages de la science, sur la supériorité de l'homme instruit et sagace, sur l'ignorant. Il seroit bien avantageux que ces sentimens fussent généralement connus : le peuple alors sauroit distinguer le médecin digne de sa confiance d'avec l'empirique qui l'abuse, souvent l'estropie ou lui donne la mort. (1)

Qu'il me soit permis d'emprunter encore les paroles du plus grand médecin de la Grèce, pour vous présenter le portrait des vrais médecins, et les qualités morales qu'il leur suppose.
« A leur habit simple et modeste (2) on voit
» qu'ils méritent l'estime des honnêtes gens,
» l'on reconnoît leur prudence et leur modéra-
» tion : toujours les mêmes, ils n'ont dans leur
» démarche rien de fastueux ni de vain. Sérieux
» dans l'abord, ils donnent des réponses pleines
» de douceur, mais ils sont toujours redouta-
» bles dans la dispute et vont toujours au but.
» Ils sont agréables dans le commerce avec leurs
» amis, modérés envers tout le monde, gardant
» le silence quand les autres s'agitent. Méditant

---

(1) Ouvrage cité, tome I.er, pag. 180.

(2) Ouvrage cité, tome II, page 233 *Zimmermann* et *Stoll* ont tracé, dans leurs ouvrages, un beau portrait du médecin praticien ; ils se sont peints eux-mêmes, peut-être, sans s'en douter.

» avant de répondre, patiens et habiles à saisir l'occasion, sobres dans leur nourriture, ils se contentent de peu, et savent, suivant le cas, soutenir l'abstinence. Clairs dans leurs discours, ils ne cachent rien de ce qu'ils ont appris, et le débitant avec grace et facilité, ils se font honorer de tous ceux qui les entendent. Ils n'avancent dans leurs discours rien qui ne soit vrai jusqu'à pouvoir être démontré. On voit par-là qu'il faut allier la sagesse à la médecine......... Le vrai médecin philosophe, continue *Hippocrate* (1), est un demi-dieu. L'art de la sagesse et celui de la médecine se tiennent de près. Tout ce que donne le premier, le second le met en usage. Mépris de l'argent, modération, décence, modestie, honneur, bonté, affabilité, propreté, gravité, juste apréciation de toute espèce de besoin dans la vie, courage contre les événemens et réflexions sur la toute-puissance de la divinité. Les médecins sont exposés sans cesse aux occasions propres à déceler la luxure ou la bassesse, l'intempérance ou la cupidité, la médisance ou l'audace. On les reconnoît à la manière dont ils se conduisent avec ceux qui les emploient, aussi bien qu'à celle dont ils vivent avec leurs amis ou avec leurs enfans, ou à l'état de leurs biens. A tous ces égards la médecine doit participer à la sagesse; mais elle y tient principalement en ce qui concerne la connoissance de la *divinité*, vers laquelle elle est ramenée sans cesse : en voyant les divers accidens

---

(1) Ouvrage cité, tome II, page 235.

» de la vie, les médecins sont continuellement
» obligés de reconnoître sa toute-puissance. »
Quelle leçon et quels principes ! Comment oser assurer, quand on les connoît, que la médecine favorise l'athéisme, puisqu'elle exige tant de vertus, tandis que l'athéisme n'en exige aucune. N'en doutez pas, Messieurs, le médecin le plus instruit doit être aussi le plus vertueux. Ce fut par la connoissance de la médecine que, dans l'antiquité des philosophes, des sages surent s'affranchir des opinions populaires et purent reconnoître l'existence et l'unité d'un Dieu. L'étude de l'homme sain ou malade, la contemplation de la nature les ramenoient sans cesse vers un être puissant, qui devoit être le créateur de l'univers et le régulateur des révolutions annuelles et journalières de notre globe. En effet, y a-t-il rien de plus admirable que l'harmonie des parties qui composent le corps humain ! Quelle régularité dans les lois qui le régissent ! Quelle énergie dans le principe vital ! Quelle étonnante propriété dans les organes qui digèrent et assimilent à nos humeurs les alimens divers dont l'homme se nourrit et se répare ! La manière inconnue dont se forme la pensée, les écarts d'une imagination brillante, les efforts de la mémoire, la création des idées neuves, la méthode et l'ensemble de certains ouvrages, regardés avec raison comme des chefs-d'œuvres de l'esprit humain, nous forcent à être persuadés que l'homme est autre chose qu'une matière organisée : ils prouvent qu'il est régi par un agent invisible, l'ouvrage d'un être supérieur, d'un être admirable et bienfaisant. Comment pouvoir être athée lorsqu'on est habile anatomiste, ex-

cellent chimiste, bon naturaliste et savant médecin!

La *matière médicale* est une partie des plus essentielles de la médecine : elle fournit les médicamens propres à remplir les indications présentées par les symptômes des maladies, et capables de produire des effets salutaires. Son domaine est celui de la nature : animaux, plantes, minéraux sont mis tour-à-tour à contribution dans les préparations simples ou composées que l'art emploie. L'homme est si jaloux de vivre, son instinct le porte si impérieusement à la conservation de son existence, qu'il a mis tout en œuvre pour en prolonger la durée. Depuis le cerveau de l'énorme baleine jusqu'au ver rampant, il a tout essayé pour chasser la douleur et conserver ses jours. Il n'a pas même épargné son semblable! On a vu à Rome des épileptiques entrer dans l'arène, pour aller boire le sang fumant du gladiateur qui expiroit. Mais c'est en vain qu'il a fatigué la nature, le terme de la vie est prescrit; et si l'influence des climats, si les effets des passions et les excès en tout genre n'en précipitoient le cours, l'homme mourroit de dessèchement et de vieillesse. Combien sont vaines les promesses de ces enthousiastes de l'alchimie, qui ont publié avec des noms pompeux, l'élixir de longue vie, l'or potable, les teintures sacrées, le baume de vie, et l'azoth que *Paracelse* portoit dans le pommeau de son épée, et qu'il croyoit devoir le rendre immortel, etc. etc. Je l'ai dit, la marche de la nature est invariable : le terme de la vie est irrévocablement fixé.

Sans doute les médecins de l'antiquité s'étoient

occupés d'une manière utile de la *matière médicale*. Nous sentons tous les jours les inconvéniens de la perte de leurs écrits. *Hippocrate*, dans ses ouvrages, indique souvent son *traité de médicamens* et celui sur *l'emploi des frictions*, ils n'ont pu échapper aux ravages du temps et nous sommes privés des avantages qu'auroient fourni ces ouvrages ; et ces ouvrages seroient sans contredit, le meilleur commentaire des écrits du père de la médecine, puisqu'ils en seroient le résultat. Le traité de matière médicinale de *Dioscoride* est précieux, mais la difficulté de reconnoître les plantes qu'il décrit trop succintement, en diminue l'utilité. Les modernes se sont appliqués à perfectionner cette partie de la médecine. Les progrès étonnans qu'a fait la botanique ont beaucoup contribué à faire employer des remèdes nouveaux, et dont l'expérience a reconnu l'efficacité. J'aurai occasion de prouver, pendant ce cours, combien la connoissance de l'histoire naturelle est nécessaire pour l'étude de la matière médicale. J'indiquerai les auteurs qui me paroissent mériter l'attention des maîtres et des élèves. Ce seroit pourtant une erreur de croire que la seule étude des meilleurs auteurs de matière médicale suffit pour bien la posséder. Les ouvrages des praticiens célèbres présentent souvent les indications à saisir pour l'emploi de certains médicamens et leurs propriétés diverses, dont n'avoient pu parler les auteurs qui avoient écrit sur cette partie. Ainsi, dans *Wansvietten*, on apprend l'emploi particulier de la *coloquinte* ; dans *Sydenham*, les propriétés de la *bryone*, dans *Piquer*, celles des feuilles de *saule blanc*.

Les bornes d'une oraison inaugurable ne permettant pas de s'étendre sur cet important objet. je me reserve de le traiter dans une autre occasion, avec tout le développement qu'il me paroît mériter. Je ferai connoître dans mon cours, les résultats que m'ont fourni la lecture des médecins praticiens, des naturalistes, et ma pratique particulière.

Les progrès journaliers de la physique et de la chimie, la découverte du *galvanisme* et de la *vaccine* semblent promettre à la médecine des ressources nouvelles et des succès inconnus. Mais gardons-nous d'une prévention précipitée: c'est au temps, à l'expérience à confirmer les résultats des découvertes, et à nous apprendre leur juste et favorable application. Les théories sont souvent brillantes, elles séduisent, elles enflamment les élèves qui, jeunes encore, ne peuvent aisément discerner l'erreur de la vérité. En médecine, c'est la nature qu'il faut étudier, c'est la nature qu'il faut suivre; c'est principalement dans les ouvrages d'*Hippocrate*, d'*Arétée* et des grands maîtres que vous pourrez trouver la méthode pour connoître, suivre, guérir et décrire les maladies aiguës, chroniques ou populaires. *Toulouse* aura dans peu recouvré tous ses anciens établissemens de sciences et de beaux arts. Vous avez été naguères témoins, Messieurs, de l'installation brillante de l'école de droit, vous avez assisté à l'ouverture du *lycée*, les applaudissemens multipliés pendant la première séance de la restauration des *jeux floraux* (1) retentissent encore à nos oreilles.

---

(1) L'académie des *jeux floraux*, la première qui ait existé

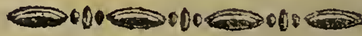
Voilà certainement des preuves que le gouvernement veut que l'instruction publique reprenne son ancien lustre. Espérons que, débarrassé de la guerre sur le continent, il daignera jeter encore un regard favorable sur cette ville, et lui rendre une *école de médecine* qui, depuis des siècles, avoit enseigné avec succès et formé des médecins d'un savoir et d'une utilité recommandables, tels que *Sanchés*, *Astruc*, *Bayle*, *Gardeil*, *Dastarat*, etc. etc.

Et vous, jeunes élèves, qui vous proposez de courrir la carrière médicale ; les obstacles sans nombre semés sur le passage ne doivent pas ralentir votre marche ; que les qualités qu'il faut avoir pour la parcourir avec honneur ne vous découragent point. Un zèle ardent, une étude réfléchie des bons auteurs, des intentions pures, un jugement sain, la connoissance de l'histoire naturelle et de la morale, vous permettront de posséder un jour les talens de vos maîtres et de vos modèles. Alors vous jouirez de la satisfaction d'être utiles à l'humanité souffrante, et de la gloire due à vos succès. Par-là vous pourrez mériter l'estime de vos concitoyens et la considération publique. Vous sentirez tout le prix de l'attention d'un gouvernement sage qui, en détruisant le charlatanisme médical, a voulu que les hommes qui se destinent à exercer un jour l'art de guérir,

---

en Europe, a été rétablie le 3 mai 1806. Après une suspension de 15 ans occasionnée par. . . . . l'académie des sciences, inscriptions et belles lettres est au moment de reprendre ses travaux. . . . .

n'eussent que des rivaux dignes d'eux, et se trouvassent placés dans la société, comme le méritent leurs talens et leur utilité.



A BAYONNE, de l'imprimerie de CLUZEAU frères, rue Orbe, N.° 9.